N°69
OCT. 2020
GRATUIT

tranzistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

DANS L'ATELIER DES LUTHIERS

TRANZISTOR N° 69
Tranzistor est une publication de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 - 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication : Arnaud Hamelin
Directeur de rédaction : Nicolas Moreau
Rédaction : Erwan Dagan, Carole Gervais, François Geslin, Vincent Hureau, Yoan Le Blévec, Arnaud Roiné, Sylvain Rossignol, Marlène Tissot
Mise en page : Antoine Gautreau
Maquette : Élise Moret
Impression : Imprimerie Faguier
Tirage : 4 000 ex.
La citation du numéro :
« Un livre en papier – ce truc à interface manuelle qui ne plante pas, ne te parle pas, n'a pas besoin d'énergie pour fonctionner et ne te demande jamais si tu veux le mettre à jour. »
Alain Damasio

Contact
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Édito

S'il fallait retenir un effet positif du marasme mondial qu'a provoqué le coronavirus, peut-être serait-ce celui d'avoir montré que les éboueurs, assistantes maternelles ou aides à domicile étaient tout aussi utiles que les banquiers ? On se souviendra également que, dans l'esprit de nos instances dirigeantes tout du moins, la culture ne constitue pas un domaine *essentiel*. On pourra discuter des atermoiements du gouvernement quant aux lieux culturels (rouvriront, rouvriront pas ?) ou souligner au contraire les aides exceptionnelles dont a pu bénéficier ce secteur depuis mars dernier. Mais l'essentiel est peut-être ailleurs ? Dans ce questionnement – salvateur et régénérant – auquel ont dû se confronter artistes et acteurs culturels : à quoi sert-on ?
Certains sortent le portefeuille et rappellent que l'économie de l'industrie culturelle pèse plus lourd que celle de l'automobile. En Mayenne, cette année, 37 festivals ont dû être annulés, entraînant une perte de retombées économiques estimée à près de 10 millions d'euros.
D'autres comme la réalisatrice Añanda Safo, dans l'un de nos articles publiés pendant le confinement, s'interrogent : comment se serait déroulée cette période étrange sans musique, livres, séries ou films ?
Cette épreuve, diront aussi certains, rappelle à l'ère du tout-écran que rien ne remplacera cette expérience qu'est un film en salle, une pièce au théâtre ou un concert en festival. Des moments collectifs d'autant plus précieux qu'ils se raréfient. Si l'on s'attachait à quelque chose de plus intangible ? Au rêve. Qui, comme l'art, ne semble servir à rien, et sans qui, pourtant, nous deviendrions fou. On pourrait élargir à la culture cette intuition de l'écrivain Laurent Mauvignier, invité du prochain Festival du 1er roman de Laval : « *La lecture a une fonction de survie, comme le rêve. Elle nous prépare à reconnaître les choses quand elles nous arriveront* ».
Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR
ZANZIM

À Saint-Georges-le-Fléchard où il a grandi, Frédéric Leutelier noircissait de crobards les marges de ses cahiers d'écolier. Plus tard, aux Beaux-arts d'Angers, il rencontre le scénariste et coloriste Hubert, avec qui le dessinateur barbu signera une dizaine d'albums, dont le dernier, *Peau d'homme*, cartonne aujourd'hui en librairies (plus de 40 000 exemplaires vendus). Pour ce conte réjouissant autour du genre et de la sexualité, le quarantenaire, désormais rennais, a éclairci son trait vif et galbé, gagnant encore en expressivité et force narrative.
Travaillant à l'ancienne, avec table lumineuse, encre de chine et tout le touttim, Zanzim signe la couverture de ce numéro.

Marie Léon

Cette prof de français a hésité entre le théâtre et l'enseignement. Aujourd'hui, elle se bat pour que la culture ait toute sa place dans les établissements scolaires, notamment via l'association Amlet qui rapproche école et théâtre depuis 30 ans.
Par Carole Gervais

© Florian Renault

Quand est née votre passion pour le théâtre ?
En classe de 5e, à Plancoët, en Bretagne. Des amies m'avaient parlé d'un club-théâtre. Je pensais que c'était trop intello pour moi, mais je me suis quand même présentée. J'y suis retournée, sans que ça me plaise tant que ça au début. C'était beaucoup d'improvisation et je n'étais pas à l'aise. Un jour, on nous a distribué un texte. Et là, ça a été LA révélation ! Je l'ai appris en quelques heures. Je devais jouer un personnage en colère. Moi qui étais assez réservée, ça m'a fait un bien fou ! J'avais l'impression que je pouvais tout exprimer. J'éprouvais un réel sentiment de liberté ! Depuis, je n'ai jamais arrêté le théâtre.

— Vous avez pensé en faire votre profession ?
Au lycée, grâce à l'option théâtre que je suivais, je suis allée voir plusieurs spectacles au TNB, à Rennes. J'en garde des souvenirs incroyables. Je me sentais dans mon élément, à ma place ! Après un bac scientifique, je me suis orientée vers des études littéraires. Pour mes parents, la priorité, c'était l'école… Le milieu artistique les effrayait un peu. Ma mère était postière, mon père prof d'économie. Une fois ma licence en poche, et devant mon intérêt toujours aussi grand pour le théâtre, ils ont accepté que je parte à Paris tenter l'expérience du Cours Florent.

— Et là, ça a été un peu la douche froide…
J'ai été très déçue par l'école. Nous étions nombreux, et l'enseignement n'était pas aussi exigeant que je l'avais imaginé. En même temps, cette année a été très enrichissante. Je suis beaucoup allée au spectacle. J'ai découvert le théâtre contemporain, Valère Novarina, un auteur que j'adore. Mais j'ai aussi découvert la course aux castings, la compétition, féroce, pour

obtenir des rôles souvent sans intérêt. Je n'étais pas prête à me battre pour ça. En parallèle, je donnais des cours de soutien scolaire. Quand j'ai abandonné l'idée de devenir comédienne professionnelle, je me suis dit : « *Pourquoi pas l'enseignement ?* ». Le métier de prof me permettrait de continuer le théâtre…

— L'enseignement, ce sera aussi une révélation pour vous…

Je m'inscris en master, à la Sorbonne, tout en poursuivant le théâtre au Lucernaire, une école semi-professionnelle à Paris. L'année du Capes (*diplôme requis pour enseigner dans un établissement public, ndlr*), je fais un stage dans un établissement difficile, Porte de Clignancourt. Quand je vois l'enseignant, assis sur une table pendant tout son cours, lire à haute voix *Les Misérables* devant un auditoire captivé, je me dis : « *C'est ça que je veux faire ! Ma place est là, auprès d'élèves qui n'ont pas forcément les mêmes chances de réussite scolaire que ceux des quartiers plus favorisés* ». Comme pour le théâtre, j'ai une sorte de coup de foudre. Le prof avait une relation incroyable avec ses élèves. Il avait leur confiance et on sentait qu'il les aimait !

— Cela a été un choix délibéré de travailler dans des quartiers dits « sensibles » ?

J'aimais la littérature, mais plus qu'entrer dans le détail des œuvres littéraires, je voulais « *faire de l'humain* », ouvrir les élèves aux arts, au théâtre, à l'opéra… Aujourd'hui encore, je me sens davantage pédagogue que professeur de français. Je fais un métier passionnant, qui demande beaucoup d'écoute, nécessite d'apprendre le langage de chacun. Si demain je gagnais au loto, je ne changerais rien. Je suis bien là où je suis !

Assez vite, je suis nommée dans un établissement classé REP + (réseau d'éducation prioritaire renforcé) à Saint-Nazaire. Là, je continue le théâtre, en amateur et au collège, dans mes cours. Lors d'un stage, je rencontre une prof de philo formidable qui me fait découvrir le théâtre-éducation. Elle fait partie de l'association Comete – la jumelle d'Amlet, dans le 44 – qui réunit des enseignants passionnés de théâtre et des comédiens, les fait travailler ensemble, et permet aux élèves d'accéder à un apprentissage de qualité. Moi qui passais mon temps à bricoler toute seule pour monter des projets, j'allais pouvoir faire intervenir des artistes professionnels dans mes cours ! Quelque temps plus tard, j'envisage l'idée d'ouvrir une classe à horaires aménagés théâtre.

— C'est finalement au collège Alain-Gerbault, à Laval, que vous l'avez créée.

Entre-temps, j'ai rencontré un Mayennais et je l'ai suivi ! Dès ma première année à Laval, je mets en place un atelier de pratique théâtrale au collège. Après quelques mois, j'évoque ce projet de classe à horaires aménagés avec mon chef d'établissement. Il me donne son feu vert. Monter un tel dispositif est un boulot énorme, d'autant que les textes officiels sont assez flous. En partenariat avec le conservatoire de Laval agglo, il s'agit de mettre sur pied, dès la 6e, une classe dans laquelle les élèves bénéficient d'un enseignement du théâtre, non seulement pratique, mais aussi théorique. Le projet voit le jour à la rentrée 2016, avec une première promotion de 20 élèves, dont la plupart n'a aucune expérience du théâtre.

Avec les élèves de la classe théâtre du collège Alain-Gerbault.

© Florian Renault

— Votre but est-il de former de futurs comédiens ?

Non, pas du tout. Certains poursuivront l'aventure au lycée dans une option théâtre, d'autres non. Mais, pour tous, la classe à horaires aménagés représente un investissement conséquent : ils ont quatre heures d'enseignement supplémentaires chaque semaine, sans compter les répétitions, les spectacles auxquels ils assistent, ceux qu'ils donnent… Tous disent que cette aventure leur apporte de l'assurance, de la confiance en eux, qu'ils osent s'adresser à un adulte, prendre la parole dans un groupe. Je suis toujours émue par leur présentation orale : la voix est posée, le corps ancré, il y a quelque chose de plus assumé.

> **“ LA CULTURE À L'ÉCOLE EST UNE NÉCESSITÉ ET NON UN LUXE, CAR ELLE CONSTRUIT LE CITOYEN DE DEMAIN ”**

— Quand avez-vous rejoint Amlet ?

Dès mon arrivée en Mayenne, sur les conseils d'un membre de Comete, je contacte Dany Porché, la co-fondatrice d'Amlet. Elle est chaleureuse, me convie à l'AG de son association. Là, un appel à volontaires est lancé pour intégrer le conseil d'administration. Je lève la main. J'ai tout de suite eu envie de rejoindre cette famille de passionnés. Et puis, avec Dany, nous partageons beaucoup de points communs : le théâtre, bien sûr, et un attachement très fort à l'éducation populaire.

— L'association, qui fête ses 30 ans et que vous présidez désormais, est devenue incontournable dans le paysage culturel mayennais. Si vous deviez la présenter ?

Amlet crée du lien entre l'école et le théâtre, de la maternelle au lycée, sur l'ensemble du département. Elle aide les enseignants à faire du théâtre de qualité avec leurs élèves, met à leur disposition un réseau d'artistes, de répertoires, de lieux où aller voir du théâtre et leur propose aussi des formations. Deux temps forts sont organisés chaque année : le Printemps théâtral d'abord, ce sont des rencontres scolaires faisant se croiser des ateliers théâtre de plusieurs établissements. Le tout dans un lieu de spectacle, avec des heures de pratique encadrées par des comédiens, un temps de présentation des élèves et un spectacle professionnel en clôture. Avec le festival Les jeunes lisent du théâtre, que l'on a créé il y a six ans, il s'agit de faire découvrir aux élèves des textes contemporains inédits et de rencontrer leurs auteurs. L'année prochaine, il se déroulera sur trois jours, avec des lectures, rencontres, discussions autour du théâtre pour la jeunesse, qui est protéiforme et créatif.

— Ces dernières années, l'activité d'Amlet s'est étoffée…

Oui, les chiffres parlent d'eux-mêmes ! En 2019, huit Printemps théâtraux ont été proposés à près de 700 élèves. Tandis que près de 1 000 scolaires ont participé au concours Les jeunes lisent du théâtre. Enfin, on est passé d'une seule formation pour adultes – enseignants et artistes – à quatre aujourd'hui. Environ 60 enseignants en ont bénéficié l'année dernière. Et une trentaine de comédiens professionnels travaille chaque année pour Amlet.

— Au cours de l'été, Amlet a signé le Manifeste du 19 juin relatif à la place du spectacle vivant à l'école. La crise rend-elle nécessaire un plan d'envergure pour l'éducation artistique en milieu scolaire ?

C'est plus que jamais fondamental de rappeler qu'apporter la culture à l'école est une nécessité et non un luxe, car elle construit le citoyen de demain. C'est d'autant plus important dans la crise sanitaire et politique que nous traversons. Amlet s'est engagée pour la sauvegarde des options artistiques dans le nouveau bac. Elles sont aujourd'hui menacées.

— Comment appréhendez-vous cette rentrée ? Le contexte est pour le moins particulier…

Je me dis qu'il va falloir faire preuve d'imagination et de patience, mais je reste optimiste. Je travaille avec des comédiens inventifs, ils vont trouver des astuces. Ils l'ont déjà montré, lors du confinement. Cela nous a permis de conserver le lien avec nos élèves. Si on doit porter le masque plusieurs mois, nous insisterons sur l'expressivité du regard, du corps… J'espère surtout qu'on pourra de nouveau emmener les élèves au théâtre !

— Trouvez-vous encore le temps de faire du théâtre à titre personnel ?

Il y a trois ans, avec des amis, j'ai créé ma compagnie, Avec des si. En mars dernier, nous avons joué à Laval *Stand de tir*, d'Israël Horovitz. Un texte qui évoque les maltraitances faites aux femmes. Plusieurs autres dates étaient prévues, qu'on espère pouvoir reporter… Le théâtre répond à un besoin vital pour moi, c'est mon oxygène ! ◆

Tchaïka par la Cie Belova Iacobelli, le 19/11 au Théâtre de Laval.

© Michael Gálvez

MARIONNETTE

MANIPULATEURS RADIEUX

Rendons à César ce qui est à Babette Masson. C'est à l'ex-directrice du Carré à Château-Gontier-sur-Mayenne et co-fondatrice de la compagnie Label Brut, référence historique en termes de théâtre d'objets, que revient l'(excellente) idée d'avoir initié **Onze**. Dédié à la « *marionnette et aux formes manipulées* », ce festival biennal présente la particularité de faire coopérer treize théâtres et saisons culturelles, essentiellement en Mayenne mais aussi en Sarthe et en Maine-et-Loire. Du 10 novembre au 22 novembre, de Gorron à Château-Gontier, la 5e édition de ce temps fort auparavant hivernal propose une grosse vingtaine de rendez-vous qui, entre théâtre de papier, d'ombres ou d'objets, témoigne de la grande diversité des arts de la marionnette.

Autre signe particulier et fil conducteur du festival, Onze commande à trois compagnies – dont cette année les très réputées Tro-Héol et Monstre(s) d'Étienne Saglio –, la création d'un spectacle court et inédit. L'ensemble est ensuite à savourer dans chaque lieu partenaire, entrecoupé d'intermèdes gustatifs, lors des bien-nommées soirées **À table !** « *Cela permet d'aider des compagnies à la création de spectacles qui, on l'espère, continueront de tourner ensuite. Chaque partenaire contribue à ce soutien selon ses moyens* », détaille Pierre Jamet, directeur du **Théâtre de Laval**, qui vient d'être désigné par le ministère de la Culture, avec trois autres théâtres hexagonaux, centre national de la marionnette.

Une labellisation synonyme de reconnaissance ainsi que de moyens financiers supplémentaires. Le Théâtre justifie son nouveau statut de place forte de la marionnette en proposant cette saison une programmation étoffée en la matière, un renforcement de son soutien à la création (dix compagnies y résideront pour préparer leur prochain spectacle) et la mise en œuvre d'un « *laboratoire de recherche* » permettant à des artistes d'expérimenter en toute liberté de nouvelles formes artistiques. « *C'est très excitant,* s'enthousiasme Pierre Jamet. *Le monde de la marionnette est sans doute l'un des plus inventifs et innovants de la création contemporaine, hybridant souvent les disciplines, mixant techniques traditionnelles et technologies numériques… Loin de l'image un peu gnangnan et jeune public qu'on continue de lui attribuer souvent. À nous de donner envie au public adulte de se plonger dans ces univers. Un évènement comme Onze, avec son caractère festif et convivial, joue ce rôle parfaitement !* »

MUSIQUES ACTUELLES

TOUJOURS DEBOUT

Le secteur des musiques actuelles est l'un de ceux qui paient le plus lourd tribut à la crise sanitaire. En stand-by depuis mars, nombre d'artistes, tourneurs, prestataires techniques, salles de concerts et festivals ne voient pas encore le bout du tunnel. Si les spectacles « assis » sont autorisés depuis juin, les concerts « debout » restent interdits, a priori au moins jusqu'à la fin de l'année.

Après l'annulation du festival Les 3 éléphants et de la fin de saison du **6par4**, l'équipe de Poc Pok a dû revoir en express sa copie à la rentrée. Exit les soirées rap ou électro programmées avant l'été. Mais pas de panique, la salle lavalloise promet un automne « *plein de dates très cools* » à déguster assis dans une ambiance cosy. Parmi lesquelles une brassée de concerts jeune public, quelques petites perles comme la prometteuse Crystal Murray , la renversante Jeanne Added (en ciné-concert) ou les chouchous d'Isaac Delusion, de retour au 6par4 pour un concert qu'on rêverait d'écouter… dans un transat !

Troisième concert au 6par4 en cinq ans pour Isaac Delusion, le 9 décembre.

Beaux desseins Peintre majeur de la Figuration narrative, dessinateur, écrivain (son *Dialogue avec mon jardinier* vient d'être adapté au cinéma), **Henri Cueco** fait l'objet de plusieurs expositions en France en cette fin d'année. Dont l'une est présentée au centre d'art contemporain Le Carré à Château-Gontier-sur-Mayenne jusqu'au 15 novembre. Ode aux paysages et à la nature salvatrice, ses « dessins choisis » devraient résonner en harmonie avec l'ambiance minérale et boisée de la chapelle du Genêteil.

Café-culture Nichée dans la discrète rue aux Mesles, en plein centre de Laval, l'entrée de **L'Atelier** donne sur un bel espace de 300 m². Ouvert depuis août, le bar, qui se veut « *culturel* », intègre une scène pour proposer de la musique live ainsi qu'un espace d'exposition à l'étage. Idéal pour boire un verre, manger « *frais et local* », tout en appréciant un concert ou une toile.

Mini factory Depuis 2017 à Bonchamp, **La Fabrique**, et ses quelque 700 places, accueille artistes en tournée et musiciens de la scène locale. Depuis cet été, le lieu est aussi un café, ouvert tous les jours. Belle déco indus, surface spacieuse, « la Fab », tenue par des passionnés de musique, dispose évidemment d'un espace scénique, pour des concerts en mode « showcase ». Prochain rendez-vous le 7 novembre avec une « *teuf bien rock'n'roll* », en lieu et place du Laval rock fest, contraint à l'annulation, Covid oblige.

RADIO

OPEN MEC

© Florian Renault

Quel musicien, quel artiste, quel programmateur du département n'est jamais passé derrière le micro d'**Hervé Lefèvre** ? Depuis près de dix ans, l'animateur de France Bleu promeut et accompagne, dans la « *nouvelle scène mayennaise* », tous ceux qui font vivre les salles de spectacle ou festivals du 5.3. Ce rendez-vous quotidien de fin d'après-midi (17h35 cette saison) ouvre très largement ses portes aux piliers de la scène locale comme aux talents naissants, trop heureux de bénéficier de cette belle exposition : la radio, pour son 40e anniversaire, s'adjuge un nouveau succès d'audience, avec près de 50 000 auditeurs journaliers.

« *J'ai connu certains artistes très jeunes, et je continue de les suivre de très près comme je le fais pour tous les artistes locaux. Un peu comme si c'était mes gosses !* », rigole ce cinquantenaire de sa voix vibrante, façonnée par près de 40 ans de pratique radiophonique.

Tombé dans les ondes quand il était petit – au domicile familial à Nancy, le transistor était toujours branché –, il décide « *dès 5-6 ans* » qu'il fera de la radio. Au début des années 80, en pleine époque des radios libres, il assure à 13 ans ses premiers directs sur une antenne associative. Puis quitte sans regrets l'école à 16 ans pour devenir animateur sur NRJ Nancy. Après être passé par les studios de Nostalgie, il débarque « *par accident* » à **France Bleu Mayenne** en 2000 « *pour un remplacement de trois semaines qui dure depuis… 20 ans !* »

« *Éduqué à la new wave et au hard rock par [sa] frangine ainée* », il cite autant Pink Floyd que Supertramp, le punk des Sex Pistols que la bossa nova de Chico Buarque ou la « chanson stylée » de Jonasz. Une culture musicale encyclopédique et éclectique, à l'image de la diversité de ses invités : quadras rockeurs ou jeunes rappeurs, « *tout le monde a sa place* » derrière son micro.

Au poste ! Treizième saison pour **Tranzistor l'émission**, à écouter sur L'Autre radio chaque premier jeudi du mois ou en podcast sur tranzistor.org. Prochains rendez-vous en direct live le 5 novembre à L'Avant-scène à Laval (avec Gibraltar et Supershiva) et le 17 décembre au théâtre de Mayenne (avec Small lady blues). Gratuit, à l'heure de l'apéro évidemment !

© Maxime Jouin

LECTRICE PUBLIQUE

LIVRE COMME L'AIR

Dans la ferme de Chammes, petit bourg du sud-est mayennais où a grandi **Anita Tollemer**, on ne lisait pas beaucoup. C'est à l'école primaire que cette future bibliothécaire tombe « *amoureuse des livres* ». Elle passe son enfance et son adolescence « *dans les arbres, à lire, chanter et écrire des histoires toute la journée* ». « *Hyper réservée* », la jeune femme qui, en 2000, vient d'être embauchée à la bibliothèque de Vaiges, « *pleure pendant une semaine* » quand elle apprend qu'elle va devoir, séance tenante, lire des histoires aux classes accueillies à la bib. Elle découvre la lecture à haute voix, et c'est « *une révélation, quasi-thérapeutique* ». Anita apprend à combattre sa timidité et s'épanouit dans cette position qu'elle a finalement toujours recherchée : être « en scène », face à un public.

Après seize années en bibliothèque, elle ressent la nécessité d'aller plus loin : « *En médiathèque, on touche 20 % de la population, toujours un peu les mêmes. J'avais envie d'aller dans les endroits où il n'y a pas de livres, pour y donner accès* ». Elle crée son activité en 2017, et s'invente un métier de lectrice publique. Sa pile de livres sous le bras – constituée uniquement de « *coups de cœur* » –, celle qui se considère comme « *une passeuse* » va lire – « *et non conter, c'est différent, je respecte le texte scrupuleusement* » – dans les bibs mais aussi les crèches, écoles, maisons d'accueil pour personnes handicapées, aires de gens du voyage, maisons de retraite…

Sa petite entreprise « *décolle carrément* ». Elle étoffe bientôt sa palette de lectures musicales avec la chanteuse Lulu de l'est, travaille actuellement sur une lecture-spectacle pour adultes, vient d'autoéditer un livre pour enfant (*La maisonnette du bonheur*) et réfléchit à un livre-CD, entre lecture et chanson… « *Des projets, j'en ai plein la tête !* »

Omission impossible Le garçon est discret. Tellement discret que nous avions omis de signaler les derniers livres signés par **François Soutif**, collaborateur régulier de Tranzistor. On s'empresse donc de vous recommander *Tiguidanké*, paru en septembre à L'école des loisirs. Une drôle d'histoire de monstres gloutons, que l'illustrateur cosigne avec l'autrice Vanessa Simon-Catelin. À mettre entre toutes les (petites) mains.

Bleu éclectique Pas besoin de clé pour entrer à la **Maison Bleue**. Ancré à Craon, ce « *lieu de curiosité et de création dédié aux arts visuels* » propose à nouveau cette saison huit expositions d'une réjouissante diversité, des broderies sensibles de Julie Kleim aux illustrations ultra graphiques de Julia Wauters. Ouvert aussi aux artistes amateurs, ce lieu de vie accueille régulièrement des ateliers, rencontres et autres discussions autour de « *gourmandises locales* ». Miam !

Cour métrages Les ressorts comiques ou tragiques du monde judiciaire inspirent depuis toujours le cinéma. Une histoire qui valait bien qu'on lui consacre un festival. Pour sa 12e édition, du 5 au 7 novembre, le **Festival du film judiciaire de Laval** met notamment l'accent sur le droit environnemental avec *Dark Waters*, « *magnifique réquisitoire* » contre la primauté des intérêts financiers sur la santé publique. Le reste de la sélection est à l'avenant, en prise directe avec les enjeux qui traversent notre société.

Les Écœurchés vivent Pari réussi pour **Anima**. Cette saison, la jeune compagnie lavalloise jouera sa nouvelle pièce un peu partout en Mayenne (et ailleurs). *Les Écœurchés*, dont nous narrions la gestation dans un précédent numéro, traite avec justesse du harcèlement scolaire et de l'adolescence. À ne pas manquer à Château-Gontier-sur-Mayenne (26 novembre), Gorron (29 janvier), Meslay-du-Maine (4 février) ou Loiron-Ruillé (12 février).

Yesterday, de Danny Boyle, le 29 octobre à Ernée.

CINÉMA & MUSIQUE

CINÉ-CLUBBING

Rien de mieux qu'une salle de cinéma, avec son grand écran et ses fauteuils moelleux, pour déguster un bon vieux classique. Atmosphères 53 et sept salles du département rééditent leur **ciné-club**. Principe : un film de patrimoine programmé mensuellement, au Trianon au Bourgneuf-la-Forêt comme au Vox à Renazé. Neuf films qui, cette année, exploreront la relation fertile qu'entretiennent musique et 7e art. Entre films musicaux (*The Blues Brothers*), comédies musicales (*West side story*), biopics (*The Doors*) ou bandes originales mythiques, la diversité des focales possibles est infinie. L'asso Au foin de la rue le sait bien : depuis six saisons, ses **Soirées rouges**, rendez-vous mensuels organisés au cinéma Le Majestic à Ernée, dressent avec gourmandise un inventaire subjectif des films où la musique joue les premiers rôles. Avec en bonus dans les deux cas : des quiz, concerts, rencontres et autres surprises pour ouvrir ou prolonger les séances.

ANNIVERSAIRE

BELLE(S) HISTOIRE(S)

Tous les vendredis, Corine Mallo a rendez-vous avec une classe de l'école Sainte-Marie à Saint-Jean-sur-Mayenne. Entourée d'un petit groupe d'enfants (six au maximum), cette tout juste sexagénaire leur lit des albums jeunesse, classiques inoxydables ou nouveautés puisées dans « *ce monde fabuleux qu'est la littérature pour enfants* ». Cette « *grande lectrice* » a rejoint il y a quelques années les quelque 200 bénévoles qui, aux quatre coins du département, participent à l'opération **Lire et faire lire**. Lancée en 2000 – en Mayenne, le 20e anniversaire de l'opération sera notamment marqué par l'édition d'un recueil de poésies signées par une centaine d'enfants –, cette initiative nationale vise à transmettre le goût de la lecture et à renforcer les liens intergénérationnels. Des bénévoles, âgés de 50 ans et plus, interviennent dans les crèches, écoles, collèges, maisons de quartier… « *Nombre d'enfants, durée, respect du texte… Ces temps sont cadrés par une charte. Les bénévoles bénéficient de formations très enrichissantes et nous sommes super bien soutenus par la CAF et la FAL 53 qui portent cette action en Mayenne* », appuie Corine. Si l'exigence est de mise, « *ces lectures offertes doivent être avant tout un moment de plaisir* », en dehors de tout objectif d'apprentissage scolaire.

Le plaisir de lire n'est pas inné, il se donne et se transmet. « *On sème des graines dans l'espoir que cela porte ses fruits, notamment auprès de ceux qui n'ont pas la chance d'avoir des livres à la maison*, témoigne Corine. *Mais le simple fait que les enfants soient heureux de me voir arriver à l'école suffit à mon bonheur.* » Avis aux volontaires, Lire et faire lire cherche des bénévoles : sa belle histoire mérite d'être racontée encore plus largement.

© Benoît Debuisser

Open bar Quartier général du rock à Laval pendant plusieurs décennies, le bar des Artistes a servi son dernier demi l'an passé. Mais ce rade historique reste un café : le bar, désormais baptisé **La Fosse**, devrait rouvrir ses portes courant octobre. Complétement réagencé, le lieu a été pensé pour accueillir des concerts, que les patrons espèrent réguliers. On ne se refait pas !

© Zanzim

Dans l'atelier des luthiers

Les luthiers sont des magiciens. Des orfèvres doués d'une précision diabolique et d'une faculté mystérieuse : celle de pouvoir transformer un morceau de bois ou de métal en une drôle de créature compliquée, prenant vie sous les mains d'un musicien.

Dans l'antre des luthiers, pardon leur atelier, le temps s'est arrêté. On y travaille (presque) comme il y a 100 ans. Ici, le numérique n'est pas entré. C'est la main qui parle. Et l'oreille qui mesure. « *Aucune technologie ne sait aussi bien que notre cerveau reconnaître un bel accord de piano* », atteste l'accordeur Alain Chauvel.

Polyvalent (entre entretien, restauration, fabrication…) et combinant des connaissances en musique, acoustique, ébénisterie, mécanique ou peinture, ces artisans d'art savent produire ce que l'industrie ne saura jamais offrir : des objets uniques, taillés sur mesure. Sur les 1,2 million d'instruments neufs vendus chaque année en France, plus d'un million sont importés, en grande partie d'Asie. Des instruments d'entrée ou de milieu de gamme, standardisés en usine. En France prédominent des petites structures artisanales, positionnées sur des niches haut de gamme, à forte valeur ajoutée. Encore modeste, ce marché est en plein expansion : « *Il n'y a jamais eu autant de luthiers, leur nombre s'est multiplié par cinq en 20 ans* », indique Jacques Carbonneaux, chargé de mission à la chambre syndicale de la facture instrumentale. Une enquête menée en 2019 en Pays de la Loire recensait 240 structures qui vendent, fabriquent et réparent des instruments de musique.

Les musiciens se tournent, de plus en plus nombreux, vers ces artisans dont les instruments visent l'excellence. Par intérêt artistique bien sûr, mais aussi, souvent, par conviction écologique (transports limités, utilisation de bois régionaux…) et dans le souci de contribuer à l'économie locale. Un retour aux circuits courts d'une éminente actualité, dans lequel s'inscrivent aussi les réparateurs d'instruments en augmentation constante depuis une dizaine d'années. Recyclage, entretien, achat d'occasion… Autant de réflexes qui limitent le gaspillage des ressources et la déforestation.

Confinés, les luthiers le sont toute l'année. Exerçant majoritairement en solo – c'est le cas de près de 90 % d'entre eux en France –, ils préfèrent généralement le bouche à oreille à la publicité. Un travail de l'ombre qui rend invisibles ces artisans discrets. À l'écoute de leurs clients, souvent musiciens eux-mêmes, ils sont pourtant des partenaires particuliers des instrumentistes, avec lesquels ils établissent un lien intime et précieux.

Leur discrétion est telle qu'on ne soupçonnait pas recenser en Mayenne près d'une quinzaine de luthiers, facteurs, accordeurs ou réparateurs d'instruments. Récente – plus de la moitié d'entre eux n'exerçaient pas avant 2016 –, cette vitalité peut s'expliquer par le dynamisme musical du département ainsi que par la proximité de l'Itemm. Cette école réputée des métiers de la musique, basée au Mans, forme des dizaines de professionnels par an.

Non-exhaustives, ces quelques pages ne font sans doute qu'effleurer la richesse de ces métiers complexes, dont ni les mots ni les photos ne suffisent à dire la beauté magique. ◆

L'art de la mesure

Il est le seul professionnel en Mayenne à confectionner et réparer basses et guitares. Longtemps amateur éclairé, Franck Tétard se jette à l'eau en 2017 avec sa marque Cozuno. Un nom déjà familier chez les musiciens du cru, séduits par un art sur mesure. Par Yoan Le Blévec

« *De A à Z* ». Comme un leitmotiv, l'expression revient dans la bouche de Franck Tétard. Cheveux mi-longs, barbe de trois jours et sourire franc, le jeune quadra est modeste avec cette formule. Proposons une variante : de simples morceaux de bois à des instruments uniques au monde. Car il n'y a pas deux guitares semblables nées de ses doigts d'or. En témoigne l'éventail de beautés suspendues aux murs de son salon, silhouettes racées et finitions d'orfèvre que, même en parfait néophyte, on rêve d'empoigner.

Sa première gratte, Franck se l'offre au lycée. « *Elle donnait la même note sur quatre ou cinq cases, une vraie merde !* », s'amuse-t-il aujourd'hui. Justement, celui qui écoute Hendrix et Guns N' Roses à l'aube des années 90 a comme un déclic : « *Comprendre ce qui ne fonctionne pas* ». Disséquer l'engin, le faire sonner. L'adolescent bidouille, pousse les recherches façon système D, « *avec des vieilles VHS de guitaristes américains* » et un rare bouquin de lutherie. Bientôt les guitares des copains passent entre ses mains, tandis que ses parents restent sourds à ce curieux hobby. À défaut d'une école de lutherie, direction la fac de droit. Licence en poche, il est embauché comme juriste dans les assurances, costume qu'il endosse durant quinze ans. Fin de l'histoire ?

Ce serait méconnaître les rouages de telles passions, celle ici d'une vie entière. Chez Franck, elle se flaire vite à sa faconde sincère, un enthousiasme contagieux aussitôt qu'il saisit l'une de ses grattes cousues mains et en détaille les courbes, les essences. Cela sonne alors comme une évidence : le destin de cet homme est bien de fabriquer des guitares. « *La première que j'ai réalisée intégralement, c'est une électrique en 2006. J'avais mes plans depuis plusieurs années. Mon beau-père, prof d'ébénisterie, m'a aiguillé pour le travail du bois. À partir de là, j'ai su que j'en ferai un jour mon métier : j'ai commencé à acheter du stock de bois, puis à acquérir et fabriquer mes outils.* »

Grattes modulables à l'infini

Installé en Mayenne depuis 2000 avec femme et enfants, ce Vendéen d'origine va aussi peaufiner plans et croquis. Ceux notamment d'« *un atelier 100 % démontable et insonorisé* », qu'il bâtit planche par planche dans une remise de sa maison lavalloise. La fabrique de poche achevée, Franck fait le grand saut. Il négocie une rupture conventionnelle avec sa boîte et lance sa marque, Cozuno. Peu de com, pas de démarchage, simplement une confiance dans le bouche à oreille. Pari réussi : de Fred Boisnard d'Archimède à Pierre Bouguier, nombre de guitaristes de la scène locale passent régulièrement dans son atelier pour une réparation ou un conseil.

C'est en tapant sur internet « luthier en Mayenne » que François Bars, musicien amateur et opticien à la ville, tombe sur ses talents : « *On a échangé pendant deux heures à son atelier sur ce que j'avais en tête, ce que j'aimais comme son. Il m'a fait essayer toutes ses grattes, a observé ma façon de jouer. Ça a été le début d'une vraie collaboration qui a duré six mois.* » Ainsi carbure Franck, à la rencontre et au feeling, se tenant à bonne distance de tout rapport de clientèle, de tout compromis sur son art. « *Je peux refuser une commande si je ne crois pas au projet ou au style demandé. Trop de nacre, d'incrustations, de claquant, ce n'est pas moi.* »

De la basse à la guitare folk ou électrique, Franck a créé sept modèles d'instruments, modulables à l'infini. Essences et épaisseur du bois, longueur du manche, couleurs, micros, finitions : chaque détail est passé au crible avec l'heureux acquéreur d'une guitare Cozuno, qui, pour un budget raisonnable (le modèle de base est à 1550 euros), s'offre un son et une ergonomie sur mesure. Une six-cordes d'exception, de l'ordre du charnel selon François : « *Ma guitare est fabriquée avec de l'aulne et de l'érable torréfiés. Ça fait un an que je l'ai et elle a toujours cette odeur incroyable, on sent le café, les épices.* »

Le plein d'essences

Au commencement est le bois, matériau noble, vivant, au cœur de son ouvrage. Sequoia, palissandre, ébène, acajou, autant de filières qu'il piste du Brésil au Gabon, de l'Inde aux forêts d'Oregon. De France aussi, pour l'aulne ou le frêne des marais. « *Je reçois des planches brutes de décoffrage et derrière, je fais tout à la main. Je peux passer sept heures par jour sur du ponçage, uniquement sur la même pièce.* » Près de 130 heures en atelier sont nécessaires pour finaliser le modèle de base d'une guitare électrique. Travail d'une infinie patience, folle addition de savoir-faire : tracer, découper, évider, raboter, poncer, fixer, vernir… sans compter l'électronique pour ce pur geek assumé, capable de s'envoyer 170 pages d'un obscur manuel pour intégrer un système MIDI à une guitare. « *C'était une demande d'un musicien exilé aux États-Unis, qui a monté le groupe Wakrat avec le bassiste de Rage Against The Machine. Étant un grand fan de leur premier album, j'étais hyper fier de lui faire une guitare !* »

Autre signature de la patte Cozuno : du carbone dans les manches afin d'éviter leur torsion au fil des années. Et, pour tester leur résistance, un contrôle qualité un brin punk : « *La première avec manche carbone, je l'ai faite tomber plusieurs fois, je suis même monté à pieds joints sur le manche, elle n'a jamais bougé ! Je suis ultra minutieux quand je fabrique l'instru mais une fois terminé, il vit sa vie.* »

On touche peut-être du doigt l'âme de ses créations : ne pas faire seulement des objets beaux à regarder et techniquement parfaits, mais surtout parvenir à ce que « *les guitares sonnent, qu'elles aient de la personnalité, emmènent le musicien vers quelque chose qu'il ne connaissait pas* ».

Vingt ans de guitare dans les doigts, François Bars ne dit pas autre chose lorsqu'il évoque sa Cozuno : « *Quand je l'ai prise en main la première fois, j'ai adoré. Il m'a fallu du temps pour l'apprivoiser, je ne me sentais pas au niveau de l'instrument. J'ai repris deux-trois cours de guitare, et j'ai vu mon jeu évoluer et progresser comme jamais. C'est le jour et la nuit !* » Marqué par sa rencontre avec Franck, le musicien vient de lui commander une nouvelle guitare. Dans un coin de l'atelier du luthier, quelques pièces de bois nu attendent déjà leur métamorphose. ◆

RUE DES ORFÈVRES

De Denis Marquet, facteur de guitares aux cigar box de MayCBG… Explorez sur www.tranzistor.org notre **cartographie** des facteurs, luthiers, accordeurs et réparateurs d'instruments en Mayenne.

© Florian Renault

Plus d'une corde à son harpe

Toutes les harpes qui sortent de son atelier sont uniques. Visite chez Sylvestre Charbin, biologiste cellulaire de formation que le hasard (un peu) et le goût pour le travail du bois (surtout) ont fait changer de voie. Par Arnaud Roiné

Elles se nomment Maëlouan, Gwenaëlle ou encore Tuala. Autant de prénoms bretons choisis pour baptiser des harpes celtiques avec lesquelles leur géniteur, Sylvestre Charbin, entretient une relation quasi paternelle. Le luthier autodidacte a posé ses ciseaux à bois en 2017 dans la campagne vallonnée de la Haute-Mayenne où il prend le temps de donner naissance à sept à huit harpes par an.

Derrière ses larges lunettes, les yeux de ce Lyonnais d'origine, d'un naturel timide et plutôt taiseux, s'illuminent dès qu'il évoque sa matière première : le bois. Car Sylvestre maîtrise toute la chaîne de fabrication de ses instruments. Ses harpes démarrent à l'état de planches brutes de scierie : épicéa, merisier, noyer, autant d'essences choisies pour leur aspect mais aussi leurs aptitudes. « *J'adore travailler le bois, j'apprécie tout particulièrement cette matière. Son toucher, son odeur. On peut tout faire avec du bois. Je m'appelle Sylvestre, ça vient peut-être de là !? Tout petit, je piquais les limes de mon père mécanicien pour travailler des petits bouts de bois. J'aurais pu faire des meubles mais ces objets m'ennuient profondément. Alors que l'instrument de musique, c'est l'outil du musicien. Faire naître cet outil et l'entendre jouer, c'est un plaisir incomparable.* »

Pour essayer les harpes de Sylvestre, il faut traverser les hautes forêts du géoparc Normandie-Maine et pousser jusqu'au pied des Alpes Mancelles, à la confluence de la Mayenne, de l'Orne et de la Sarthe. Pour ne pas rater la bâtisse en cours de rénovation, il faut ensuite rouler au pas dans le petit village de Champfrémont, car rien ne signale la présence de l'artisan. « *Je suis arrivé en Mayenne un peu par la force des choses. Ma femme faisait ses études d'institutrice à Laval et elle a été affectée pour son premier poste à Boulay-les-Ifs, pas très loin d'ici.* »

Du labo à l'atelier

Avec sa maîtrise de biologie cellulaire obtenue en Bretagne, Sylvestre tente de trouver du travail dans la région mais sans succès. La passion de la musique et des instruments fait déjà partie de sa vie : « *J'ai d'abord joué des instruments à vent et un peu de guitare. J'aime beaucoup ça mais je ne suis pas un grand musicien. Aujourd'hui, je joue de beaucoup d'autres instruments, je les collectionne, j'en ai une centaine à la maison.* »

Il finit par trouver un poste dans une association au Mans qui mène des actions pédagogiques autours des musiques du monde. Adieu les laboratoires auxquels il se destinait, pour Sylvestre, ce sera l'odeur du bois et la poussière des ateliers de lutherie. « *Dans cette association, j'ai intégré une section de muséographie, on faisait des expositions, on restaurait des instruments. J'organisais des stages de fabrication d'instruments pour les enfants. C'est là que j'ai fabriqué ma première harpe.* »

Pendant les dix-huit années qu'il passera dans cette structure, le Mayennais d'adoption va apprendre et parfaire tous les savoir-faire essentiels à sa vie professionnelle actuelle. D'abord, il réalise que la conception complète d'un « *outil musical* » est à sa portée : « *C'est à ce moment-là que je fabrique ma première guitare, que j'utilise toujours aujourd'hui* ». Il y fait aussi la découverte de centaines d'instruments du monde entier qui vont constituer un catalogue mental de technologies et d'astuces dans lequel il va aujourd'hui puiser pour proposer des modifications à ses instruments, au plus près des besoins du futur utilisateur.

© Arnaud Roiné

Neuf mois ferme

C'est surtout au cours de cette expérience professionnelle qu'il prend conscience de son attrait pour la harpe celtique : « *J'aimais la musique celtique et je trouvais la harpe très belle. Sa forme, sa musicalité me séduisaient. J'ai acheté des bouquins, j'ai pris des mesures sur la harpe d'une copine. En testant, au fur et à mesure, je me suis rendu compte que c'était possible, j'étais capable d'en fabriquer une. J'ai alors proposé mes services aux Rencontres de harpes celtiques de Dinan. Sceptiques au départ, les organisateurs ont tenté l'expérience et, depuis plus de dix ans maintenant, mon stage de fabrication de harpes ne désemplit pas.* »

C'est son licenciement qui a finalement lancé la nouvelle vie de Sylvestre. Le choix de la harpe celtique s'est alors imposé, par goût mais aussi par pragmatisme. « *Il n'y a pas de facteur de harpes dans le secteur. Les plus proches d'ici sont en Bretagne. Si vous regardez vers l'est, il n'y a personne entre la Belgique et la Bretagne. C'était une bonne raison pour choisir cet instrument. Le second argument, c'est le lien que j'entretiens avec les Rencontres de harpes celtiques de Dinan. J'y ai tissé un réseau de facteurs mais surtout de clients potentiels grâce à mes stages.* » Dorénavant, Sylvestre trouve un équilibre financier entre ses commandes, ses stages et quelques heures d'enseignement à l'Itemm du Mans.

Dans la solitude de son tout petit atelier, à l'arrière de sa maison, Sylvestre se mue en artiste quand il s'agit d'apporter une touche finale à ses créations. Une tête de loup finement sculptée à la proue d'une harpe, des filets de marqueterie ou des incrustations de nacres qui dessinent de petits chefs d'œuvre souvent ésotériques. « *C'est la force de l'artisanat, chaque harpe peut être personnalisée à l'extrême. Quand je fabrique un instrument, je le fabrique sur mesure pour quelqu'un. Il faut prendre le temps d'écouter, de proposer. J'ai besoin de neuf mois avant de livrer une harpe. Je crois qu'on peut parler de gestation.* » ◆

FINES LAMES

Lorsqu'on le rencontre en 2016 dans son atelier, rue Alexandre-Fournier à Château-Gontier, **Clément Guais** a la sourire. Cinq ans après son installation, son carnet de commandes est plein pour une année. S'il répare à l'occasion des accordéons chromatiques, le facteur ne fabrique que des accordéons diatoniques, petits instruments à lames qui produisent une note différente selon qu'on tire ou pousse leur soufflet. Sa gamme d'instruments, une dizaine de modèles qu'il vend entre 2500 et 5000 euros, a su séduire le petit monde des musiciens folk et trad en France mais aussi en Belgique, en Angleterre ou au Canada.

Aujourd'hui, l'agenda de ce trentenaire barbu affiche toujours complet, d'autant que le confinement a retardé la fabrication, et que son frère (et ex-associé) a quitté l'atelier pour devenir ébéniste-charpentier.

Malgré ce calendrier serré, Clément espère pouvoir bientôt se dégager quelques mois pour plancher sur de nouveaux modèles. « *J'ai plein d'idées en tête. Ce qui est sûr, c'est que j'irai vers plus de simplicité, d'épure… Plutôt que la déco, je souhaite privilégier le plaisir du jeu et la qualité du son.* »

Cordes et âme

En perpétuelle quête de qualité, Denis Barbier entretient avec ses instruments une relation intime. Rencontre avec un luthier à fleur de peau. Par Arnaud Roiné

Difficile de ne pas deviner le type d'instrument que Denis Barbier peut fabriquer, vendre ou réparer, quand on entre dans son bel atelier de Saint-Pierre-des-Nids, à quelques kilomètres de Pré-en-Pail. À peine le seuil franchi, on est accueilli par un trio de contrebasses ventrues devançant une colonne de violoncelles alignés comme à la parade, le tout survolé d'un essaim de violons. Ici, tout transpire la rigueur et la minutie que le métier de luthier inspire spontanément.

Le maître des lieux, les deux poings dans les poches de son tablier, explique : « *Mon métier, c'est d'écouter jouer le musicien mais aussi de l'écouter parler de son instrument. Ici tout est fait pour que ce duo se sente bien. Je suis juste l'observateur d'un couple qui se crée et je peux ensuite, avec de la précision et de la patience, ajuster l'âme de l'instrument au mieux des attentes.* »

Ce que Denis Barbier appelle « l'âme » est une pièce d'épicéa placée à l'intérieur des instruments à cordes, entre le fond et la table. « *La position de cette pièce fait qu'un violon sonne ou pas. Entre un bon et un mauvais instrument, la différence se joue parfois à quelques millièmes de millimètre.* »

Du plus loin qu'il se souvienne, Denis Barbier a toujours voulu fabriquer de ses mains : « *Mon papa était passionné de menuiserie, il faisait des meubles. Et moi, j'étais dans les modèles réduits.* » En parallèle, il découvre la guitare. Le jeune garçon timide voit alors dans la musique une manière d'aller vers le

© Arnaud Roiné

monde, une autre façon de s'exprimer. Mais c'est en feuilletant le livre *Luthiers et guitares d'en France* qu'il trouve sa voie : « *Je me suis rendu compte qu'on pouvait concevoir des instruments avec ses mains. J'ai adoré jouer de la guitare mais à partir de ce moment, ma décision était prise : je voulais en fabriquer* ».

Bon élève, il obtient son bac sans trop forcer et il décide d'intégrer une école de lutherie. Trop âgé pour l'unique école française de l'époque, il prend son baluchon, son courage à deux mains, et quitte la maison parentale de Saint-Léonard-des-Bois pour l'Angleterre et la prestigieuse école de lutherie de Newarck. Après avoir commencé une formation de lutherie en guitare, Denis migre vite vers l'école dédiée aux instruments à cordes frottées (violon, alto et autres) située juste à côté. Il va y passer quatre années pendant lesquelles sa passion ne cessera

de grandir : « *Pendant mes études, je ne pensais qu'à acheter du bois et dénicher de vieux outils bien forgés. Tout mon argent y passait* ».

Besoin absolu de nature

Diplôme et beaux outils en poche, le jeune homme passe deux ans dans un atelier parisien, avant de se mettre au service de John Dilworth, un luthier anglais renommé. C'est en 2007 que, fort de ces expériences, il décide de rentrer au pays pour s'installer, avec la ferme intention de se consacrer à la fabrication. Il choisit de revenir dans sa région natale et déniche une petite boutique à Saint-Pierre-des-Nids. « *Ici, il n'y avait pas de luthiers en violon. Qui plus est, la nature est splendide et j'avais un besoin absolu de voir des arbres.* »

Très vite, Denis se rend à l'évidence, s'il veut gagner sa vie, il doit faire comme la plupart de ses homologues : se diversifier et jongler entre réparation, vente et location d'instruments d'étude. « *J'envisageais de constituer un stock de 50 instruments à louer et j'en suis à 280 aujourd'hui. Je ne m'attendais pas à ce que la pratique et l'enseignement musical soient aussi dynamiques ici.* »

Pas question cependant de déroger à sa ligne de conduite : « *Je veux proposer la meilleure qualité, surtout pour les enfants : comment apprendre sur un mauvais instrument ?* » Denis choisit minutieusement chaque instrument qu'il achète, en vue d'une location ou d'une revente. « *Ils doivent être le plus artisanal possible. Ensuite, je les ajuste en retouchant le manche. C'est aussi moi qui pose le chevalet et règle l'âme.* »

Pendant ces années, ce passionné de fabrication a dû mettre de côté la dimension créative de son métier. « *J'aurais peut-être dû m'installer près d'un grand orchestre ou conservatoire pour me faire un nom. Et seulement ensuite me mettre au vert* », avoue-t-il, sans regrets ni amertume. D'autant que le marché de l'occasion, très actif dans ce secteur, freine considérablement les commandes d'instruments neufs, également limitées par les prix de vente pratiqués : un violoncelle de luthier peut valoir 15 000 euros.

Malgré tout, ce grand bavard bouillonnant ne désarme pas. Le temps d'arrêt imposé par le confinement lui a permis de se poser, et d'envisager l'avenir différemment : « *Je veux me dégager du temps pour renouer avec le travail du bois et la fabrication de mes propres instruments.* » ◆

LE FABULEUX DESTIN DE MARION MIDDENWAY

Australienne que « *la Mayenne a fini par attraper* », Marion Middenway fabrique des archets très recherchés.

Son atelier, petite bâtisse de pierres nichée au creux du bocage, tient du livre d'images. Dans ce coin du nord-est mayennais, à Saint-Pierre-sur-Orthe, cette Australienne a retrouvé la sensation, vitale pour elle, des grands espaces qui ont bercé son enfance. C'est dans la région d'Adelaïde, au sud de l'île-continent, que cette fille de musiciens professionnels commence à bricoler ses premiers instruments. Dès l'âge de 5 ans, elle pratique aussi le violoncelle, « *un coup de foudre* ». À 18 ans, en 1980, elle obtient une bourse pour poursuivre ses études musicales aux États-Unis. Son cœur alors balance : musique ou lutherie ? La jeune femme penche finalement pour la première option, tout en se promettant de revenir un jour au travail manuel.

Vingt ans plus tard, alors que sa carrière l'a amenée en France et l'a vue jouer et enregistrer avec les orchestres de musique ancienne les plus prestigieux d'Europe (Stradivaria, Les Arts Florissants…), elle tient sa promesse. Entre deux concerts, la violoncelliste s'initie à la fabrication de ces objets « *mystérieux* » que sont les archets. Mal connu, le métier d'archetier existe pourtant depuis le 19e siècle, et requiert un savoir-faire très exigeant. « *L'archet est une "machine" si simple que chaque détail devient critique et peut être déterminant pour le tout* », explique-t-elle dans un français ne trahissant aucun accent. Destinés uniquement aux instruments anciens, contrebasse, violon ou viole de gambe à cordes en boyaux, ses archets s'inspirent de modèles découverts dans des vieux livres ou peintures d'époque. « *Un vrai travail d'enquête historique.* » Cinq à dix jours lui sont nécessaires pour confectionner un archet, qu'elle vendra entre 1000 et 1500 euros. Marion polit à la main le pernambouc, un bois venu du Brésil, ainsi que des essences locales : amourette, robinier ou prunier.

Sa carrière de violoncelliste et son passé de prof en conservatoire lui ont permis de constituer un réseau que sa réputation grandissante a largement étendu. Petit à petit, son activité d'archetière fait jeu égal avec celle de concertiste. « *Et cela ne risque pas de s'inverser* », sourit la quinquagénaire, le regard tourné vers le bel horizon que dévoile son jardin.

D'un commun accord

Mettre en accord les 88 touches d'un piano, le propriétaire et son instrument, le piano et la salle de concert… Baïla Lichtlin explore avec bonheur toutes les facettes de son métier de technicienne accordeuse de piano. Reportage.

Par Sylvain Rossignol

En cette matinée chaude de septembre, le conservatoire de Laval est étrangement vide et silencieux. Bientôt, il sera cette ruche bourdonnante d'élèves et de professeurs. Aucune note de piano ne nous guide vers la salle 33A. Et pour cause : la porte s'ouvre sur le sourire de bienvenue de Baïla Lichtlin et sur un piano à queue en pleine opération à corps ouvert. Son clavier de 88 touches est posé sur une table, à son côté.

Chaque année, avant la reprise des cours, le conservatoire fait réviser et accorder ses 17 pianos par la jeune trentenaire. Contrairement aux Stradivarius qui se bonifient avec le temps, les pianos vieillissent mal, en général. Exposé à des tensions colossales – près de 100 kilos pour chacune de ses 220 cordes – et subissant des chocs permanents – ceux des marteaux qui viennent frapper les cordes –, l'instrument nécessite des check-up réguliers s'il veut rester en bonne santé.

Le clavier mis à nu ressemble à une longue chenille dorée. Baïla soulève chacun des 88 mécanismes de bois. Tels des doigts, ceux-ci se déploient, de la touche blanche d'ivoire à son autre extrémité constituée d'une pièce circulaire en feutre qui viendra frapper la corde : les têtes de marteau. Elle regarde, observe, ausculte. Elle déplie ces mobiles délicats et désigne le feutre rainuré, marqué par le martèlement des cordes. Ces rainures altèrent le son, elle doit y remédier.

« *Je suis docteure de piano* », dit Baïla quand elle présente son drôle de métier aux enfants. Et c'est vrai que le clavier semble reposer sur une table d'opération, avec, penché sur lui, un médecin armé de petits outils métalliques à l'aspect chirurgical.

Accordeur de piano est un métier d'artisan d'art, avec ses savoirs et savoir-faire, ses outils, ses techniques, son vocabulaire : contre-attrape, vis d'olive, bouton d'échappement, étouffoir… Baïla l'a appris à l'Itemm au Mans, l'une des deux écoles françaises formant des techniciens pianos. Après son master de philosophie, option musicologie, en 2013, elle s'est formée neuf mois, puis a effectué deux années d'apprentissage au centre Chopin, vénérable magasin de piano à Paris.

Tombée dans le piano

À l'aide d'un pique-marteaux, sorte de fourchette à trois aiguilles, Baïla vient piquer le feutre de ce marteau marqué par les rainures, d'un mouvement précis, répété, vif et puissant. Elle le frotte avec les doigts pour qu'il retrouve sa surface lisse et une homogénéité qui garantiront une frappe plus nette sur les cordes.

« *Son amour pour les pianos* » est né d'une enfance baignée par la musique de sa mère pianiste amateure et de son père multi-instrumentiste. Une passion qui la conduira au lycée en internat à Angers pour pratiquer de manière plus intensive. Et si elle n'a jamais voulu être musicienne professionnelle, elle chérit aujourd'hui ce métier qui lui permet de rester dans le monde de la musique.

Un métier qui exige rigueur et patience : le mécanisme de chaque touche répond à 35 points de réglages possibles, à multiplier par les 88 touches du clavier… L'étape du réglage des touches permet d'ajuster la souplesse du clavier, sa réactivité au jeu du pianiste, tandis que l'accord règle sa justesse. Une opération particulière, répétitive, qui demande une concentration, une précision de l'oreille et du geste pouvant conduire Baïla à des états de bien-être quasi méditatif, en tout cas « *qui lui font du bien et la recentrent.* »

Mais ce travail est aussi fait de postures contraintes, de gestes heurtés et répétés qui sollicitent muscles et tendons. Changer une corde nécessite de manipuler de lourds outils pour extraire les chevilles, solidement fixées pour supporter la tension des cordes. Parce qu'il est physique, le métier reste encore masculin et n'accorde pas de facto leur légitimité aux femmes. C'est en se mettant à son compte, en 2018, que Baïla a acquis et conquis une confiance en elle-même, « *grâce à mes clients, leurs retours positifs* », dit-elle. Car s'il s'agit de faire du bien au piano, il s'agit « *aussi de faire du bien à la relation qui le lie à son propriétaire. Les pianistes ont toujours un lien très fort avec leur instrument.* »

© Arnaud Roiné

Accord conclu

Après une expérience dans un magasin de Lisbonne, elle a donc fait le choix de créer son activité et de renouer avec le département de son enfance, que sa profession lui fait sillonner et redécouvrir. Elle accorde des pianos dans des conservatoires, des salles de spectacle avant les concerts, au domicile de particuliers dont la diversité dessine la Mayenne : châteaux, appartements, corps de ferme…

Le métier offre des rencontres mais aussi de longues journées solitaires dans son atelier ; un contraste que la jeune femme apprécie et dont elle rythme l'alternance en toute autonomie. « *J'adore être à mon compte* », précise-t-elle. Les affaires marchent bien, elle n'a pris que dix jours de congés cet été.

Une fois le piano dépoussiéré à l'aspirateur, le clavier remis à sa place, Baïla fait sonner l'instrument. Une note heurte l'oreille. L'auscultation reprend. Il s'agit de trouver l'origine de l'anomalie, par un jeu d'hypothèses successives. Est-ce le feutre ? Elle le pique pour l'aérer et éteindre un peu le son. Rien n'y fait. C'est donc vraisemblablement une des trois cordes activées par cette touche qui est en cause. La fautive est bientôt détectée. L'accordeuse envoie un texto à la professeure concernée avec l'ordonnance : il faudra penser à changer la corde.

Ce piano va mieux et Baïla rejoint une autre salle, où un piano droit, habillé de sa housse, patient, attend son tour. ◆

PIANOMADE

Peut-être ne le connaissez-vous pas, mais il y a fort à parier que vous avez déjà entendu un piano accordé par Alain Chauvel. Ce technicien accordeur, installé depuis 2007 à Montigné-le-Brillant, compte près de 2 000 clients rien que sur le département ! Intervenant aussi dans le grand ouest jusqu'à Paris, il est tous les jours sur la route. Moins toutefois que dans sa précédente vie de cadre commercial, « *toujours entre deux avions* ». Une vie qu'à 40 ans il décide de quitter pour se consacrer au métier dont il rêvait depuis l'adolescence : l'entretien de ces bêtes fascinantes de 12 000 pièces que sont les pianos.

Réglage, accordage, harmonisation, ce « *fou de piano* » joue sur tous les registres. Avec une préférence avouée pour l'accordage des pianos de concert, au plus près de musiciens professionnels.

Puits de science intarissable lorsqu'il parle piano, Alain Chauvel était l'invité de l'émission Tranzistor d'octobre sur L'Autre radio. À podcaster sur www.tranzistor.org

Nouveaux souffles

Ils se disent mécano ou soignant. Ces professionnels insufflent une seconde vie aux instruments à vent ou à soufflet qu'ils réparent. Portraits. Par Arnaud Roiné

© Arnaud Roiné

LE SOUFFLE DU DÉPLIANT

Arnaud Aubert

Pour découvrir l'atelier de Arnaud Aubert, il faut se rendre chez lui, à Loiron-Ruillé, parcourir une rue goudronnée qui devient chemin de terre. « *À la cabane rouge, c'est à droite* », précise le réparateur trentenaire. Arnaud consulte à domicile : « *Je me suis installé ici, en pleine campagne, en juin 2016. C'est une rencontre avec Clément Guais, facteur d'accordéon en Mayenne* (lire p. 15), *qui a fait germer l'idée de réparer des accordéons. Clément me disait qu'il était monopolisé par les commandes de fabrication et qu'il n'avait plus le temps de réparer. J'y ai vu une opportunité et j'ai foncé.*

Je suis musicien depuis toujours. Clavier, guitare, flûte, je suis un vrai touche-à-tout. Ma rencontre avec l'accordéon diatonique est plus tardive mais ça a été un vrai coup de foudre. L'instrument ne m'a plus quitté depuis. J'en ai joué plusieurs heures quotidiennement. Lorsque je pratique un instrument, j'ai besoin de le connaître parfaitement, ça m'aide à approfondir ma relation avec lui. Ma pratique du diatonique m'a aussi permis de bien connaître le milieu de la musique trad en Mayenne. C'est en m'appuyant sur ce réseau que j'ai pu démarrer mon activité de réparateur d'accordéon.

Ma structure est de taille modeste mais elle me permet de vivre. Je répare tous types d'accordéons, diatoniques ou chromatiques. Et j'ai l'occasion d'exercer toutes les facettes du métier : entretien, réparation, accord… Mais j'ai une tendresse particulière pour la restauration. L'accordéon est pour certaines familles un trésor qui se transmet de génération en génération. C'est chouette de contribuer à la sauvegarde de ce patrimoine. » ◆

© Arnaud Roiné

L'ATELIER VENTASTIQUE

Guillaume Hubert et Frédéric Coquemont

Guillaume et Frédéric sont tous deux penchés sur leurs établis installés au fond de leur boutique, ouverte en 2017 au centre de Château-Gontier-sur-Mayenne. Le silence règne étonnamment dans ce lieu dédié à la musique. Les deux compères sont concentrés, comme aspirés par les instruments à vent qu'ils ont entrepris de bichonner. Les deux réparateurs sont unanimes : « *Ce qui compte avant tout, c'est de rendre le client heureux, entendre jouer d'un instrument par son propriétaire après qu'il soit passé entre nos mains est une vraie récompense.* »

C'est Guillaume Hubert qui est à l'origine de la création de L'Atelier ventastique. Après avoir vécu et travaillé en tant que réparateur d'instruments à Angers puis à Clermont-Ferrand, ce saxophoniste amateur, Castrogontérien d'origine, a senti le besoin de revenir aux sources et de se rapprocher de sa famille : « *Je suis revenu en Mayenne en 2013. Comme je ne trouvais pas de travail dans ma spécialité, j'ai décidé de me lancer. J'ai d'abord installé mon atelier chez mes parents pour tâter le terrain, même si je savais qu'il y avait du potentiel, car beaucoup de musiciens devaient sortir des frontières du département pour faire entretenir leurs instruments.* »

« *Ce métier me passionne depuis que je l'ai découvert par hasard alors que j'étais au collège. Réparer des instruments exige avant tout de la patience, de la précision mais aussi beaucoup d'humilité car on n'a jamais fini d'apprendre. Il y a d'abord énormément d'instruments à vent différents, mais aussi un nombre infini de pannes possibles. Il faut sans cesse se remettre en question, s'auto-former ou se former avec d'autres.* »

Frédéric, ancien stagiaire devenu employé de l'atelier, abonde : « *Quand j'ai démarré mes stages après quelques mois de formation, je me suis rendu compte que je ne savais rien, et que tout restait à faire. Pendant de longues semaines, je me suis demandé si je n'allais pas renoncer tellement ça me paraissait insurmontable. Et puis, petit à petit, la passion a repris le dessus et je me suis accroché. Je dois me remettre en cause chaque jour pour chaque instrument et c'est bien. En ce moment c'est la flûte, je commence à être à l'aise mais je pense qu'il va me falloir encore un an pour être au point.* »

Si au départ l'idée d'ouvrir un magasin de vente et de réparation d'instruments à vent en Mayenne a suscité la surprise voire l'incrédulité, aujourd'hui la petite entreprise de Guillaume ne connaît pas la crise : « *Je me suis vite aperçu que le département était très actif culturellement. Les conservatoires, les écoles de musique ainsi que le dispositif Orchestre à l'école soutenu par le Département, toutes ces initiatives font que la musique est très pratiquée. Le réseau que j'ai créé avec tous ces pratiquants m'a permis d'ouvrir ma boutique et même d'embaucher un employé, ce que je n'espérais pas. Fred est avec moi depuis deux ans et je me rends compte que faire ce métier à deux, c'est encore mieux. On s'enrichit, chacun apporte sa sensibilité, son expérience. Sans parler de la bonne humeur.* » ◆

LA CLEF DES CHANTS
Franck Armengol

Franck Armengol accueille ses clients dans son petit atelier installé au rez-de-chaussée de la maison familiale, lovée au cœur d'Évron. « *Je n'avais pas prévu de venir vivre en Mayenne, comme je n'avais pas prévu non plus de devenir réparateur d'instruments à vent. C'est un concours de circonstances qui est à l'origine de ces choix. C'est l'amour qui m'a amené à Évron. Pour la réparation, c'est une série de discussions avec des amis, le fameux :* "tu devrais essayer ça !" *Je me suis dit :* "et pourquoi pas ?" *Gamin, je jouais du saxo, que je pratique toujours, et je me souviens de mon attirance pour l'atelier de fabrication de bateaux de mon grand-père, qu'il fermait toujours à clef. La réparation me permet d'associer mes deux inclinations, pour la musique et le travail manuel.*

Je me suis donc installé en 2017, après un an de CAP à l'Itemm et six mois d'expérience dans un atelier nantais. Aujourd'hui, je cumule ce travail avec celui de directeur de centre de loisirs pour gagner ma vie correctement. Mais je trouve un équilibre dans cette double activité. Ce qui est passionnant, c'est de permettre à des musiciens professionnels, comme la saxophoniste Céline Bonacina, de garder ce lien charnel qu'ils entretiennent avec leur instrument. Et pour les moins expérimentés, je me dis qu'un instrument bien réglé peut leur permettre d'ouvrir des portes. Je suis un mécanicien, c'est tout. Le plus important pour moi, c'est de conserver la confiance que me portent les musiciens. » ◆

© Arnaud Roiné

© Arnaud Roiné

L'ATELIER DES ACCORDÉONISTES
Nadège Lefeuvre-Nicolas

« *Je suis complètement gaga d'accordéon ! Si je m'écoutais, j'adopterais tous ceux que je croise. J'ai l'habitude de raconter que je suis tombée dedans quand j'étais toute petite, ma maman était professeure d'accordéon à L'Huisserie où je suis née.* »

Musicienne depuis toujours, cette quarantenaire, qui se dit très timide, ne se destinait pourtant pas particulièrement au métier de réparatrice d'accordéon : « *C'est un accident du travail qui est à l'origine de ma nouvelle vie. Je travaillais dans une grande surface et je me suis gravement blessée au dos. La reconversion était inévitable et c'est pendant ma rééducation que j'ai entendu parler de l'Itemm, une école des métiers de la musique au Mans. L'idée a fait son chemin et je me suis lancée avec deux certitudes : ça ne pouvait être que la réparation d'accordéon et forcément en Mayenne où j'ai mon réseau.*

Je me suis installée à Ahuillé tout de suite après avoir obtenu mon diplôme en 2017. Finalement, cet accident a peut-être été ce qui pouvait m'arriver de mieux, un mal pour un bien comme on dit. Je suis épanouie, je vis ma passion pleinement. Même si je dois jongler avec un second emploi pour vivre décemment, je commence à récolter les fruits de mon travail de réparatrice. Je parviens à me verser un salaire depuis début 2020. Le moment est proche où je pourrais consacrer tout mon temps à dorloter ces instruments que je vénère. » ◆

ENTRE ALLÉES COUVERTES, JARDIN À LA FRANÇAISE, VERGERS, PELOUSES EN PENTE DOUCE, LABYRINTHE VÉGÉTAL, ÉTANG ET CANAUX, LA DIVERSITÉ DES PAYSAGES RÉPOND À CELLE DES ŒUVRES. LES UNES SE CONFONDENT AVEC LEUR ENVIRONNEMENT NATUREL, TELS LES BOIS SCULPTÉS DE **VINCENT TÊTU**, QUAND D'AUTRES PRÉFÈRENT TRANCHER AVEC ÉCLAT, À L'INSTAR DES TOTEMS POP DU MAYENNAIS **JÉRÔME TOQ'R**.

COMME UN SERPENT DE MER QUI ÉMERGERAIT D'UNE PELOUSE... (V.TÊTU)

l'installation de Qiang Ma à la grange de Jérôme

◀ VENU DE CHINE EN 2004 POUR POURSUIVRE SES ÉTUDES D'ART, CET ARTISTE DIPLÔMÉ DES BEAUX-ARTS DE VALENCIENNES S'INSTALLE EN 2012 DANS LE PETIT VILLAGE MAYENNAIS D'HAMBERS. INTIMEMENT RELIÉ À LA NATURE, IL ADORE SE PROMENER DANS LES FORÊTS ENVIRONNANTES POUR TROUVER CE QUI CONSTITUERA SES ŒUVRES : BOIS, PIERRES, MÉTAL... VIVANTES, SOUVENT ÉPHÉMÈRES, SES PEINTURES, SCULPTURES OU INSTALLATIONS SE TRANSFORMENT AVEC LE TEMPS, LA LUMIÈRE... À L'IMAGE DE L'ŒUVRE QUE LUI A INSPIRÉE LA SUPERBE GRANGE DES ARCIS. SUR UN LIT DE SABLE GRIS, LES LIGNES D'UNE ÉCRITURE FAITE DE BRINDILLES SEMBLENT REFLÉTER LA REMARQUABLE CHARPENTE DU TOIT. UN PAYSAGE IMAGINAIRE DONT LA "ZÉNITUDE" DIALOGUE AVEC LA SPIRITUALITÉ DU LIEU, TENANT DAVANTAGE DE LA CHAPELLE QUE DU BÂTIMENT AGRICOLE.

CATHERINE CAUCHOIS

ILY A PRÈS DE 40 ANS, CETTE DÉSORMAIS "*joyeuse retraitée*" S'INQUIÈTE UN PEU QUAND SON MARI LUI CONFIE SON RÊVE DE "*réhabiliter un jour un château-fort*". EN 2003, LE COUPLE PARISIEN ACHÈTE LE CHÂTEAU DES ARCIS, À QUELQUES ENCABLURES DE MESLAY-DU-MAINE, ET ENGAGE PENDANT DIX ANS DES TRAVAUX COLOSSAUX : RÉFECTION DE LA TOTALITÉ DES TOITURES ET OUVERTURES DE CE CHÂTEAU SEIGNEURIAL DU 16e SIÈCLE ET DE SES VASTES DÉPENDANCES, RECRÉATION DU JARDIN ET DE L'ÉTANG ORIGINELS... DEMEURE PRIVÉE LES PREMIÈRES ANNÉES, LE DOMAINE EST DÉSORMAIS OUVERT AUX VISITEURS UNE CENTAINE DE JOURS PAR AN, AU TARIF TRÈS ACCESSIBLE DE 5 EUROS. "*Cela aurait été trop égoïste de ne pas partager ce patrimoine*" OBSERVENT CATHERINE ET XAVIER CAUCHOIS. "*Attirés par l'art*", ILS IMAGINENT EN 2019 LA PREMIÈRE ÉDITION D'**ART'SIX** : UNE EXPOSITION EN PLEIN AIR PRÉSENTANT LES ŒUVRES DE SIX ARTISTES, DE PRÉFÉRENCE LOCAUX, PROGRAMMÉE CETTE ANNÉE DU 26 JUIN AU 2 AOÛT.

L'ARTHROPODE ▶

CETTE CRÉATURE MUTANTE SIGNÉE **JIMMIX**, SCULPTEUR ATTITRÉ DU HELLFEST, ALERTE SUR L'URGENCE CLIMATIQUE. UN MESSAGE QUI RÉSONNE DIRECTEMENT AVEC LES PRÉOCCUPATIONS DU LIEU, GÉRÉ DE MANIÈRE ÉCOLOGIQUE ET DURABLE. NOUS AVIONS PRÉVU UNE HEURE. LA BALADE EN DURERA PLUS DE DEUX... ET LAISSERA UN GOÛT DE TROP PEU. "*Certains arrivent le matin*, RACONTE XAVIER CAUCHOIS. *Le soir, ils sont encore là.*"

AUX "ART'SIX", LE TEMPS SUSPEND SON VOL.

Le bocage à la marge

En résidence depuis janvier à Pontmain, les photographes Lise Gaudaire et Marc Loyon ont arpenté les paysages du nord-ouest mayennais. Une exposition, fêtant les 20 ans du Centre d'art contemporain, croise leurs regards sur ce territoire.

Par Yoan Le Blévec

L'œil est chaque fois happé par une démesure. Deux clochers aux proportions bibliques dressent leurs flèches vers l'azur, jaillis par miracle d'une placide campagne : la basilique Notre-Dame de Pontmain domine un modeste bourg de 825 âmes. Haut lieu de pèlerinage depuis que la Vierge y serait apparue à l'hiver 1871, Pontmain est aussi devenu en 20 ans une étape de choix sur la carte de l'art contemporain.

1999 : la tendance est à l'ancrage de centres d'art en milieu rural. Au confluent des trois régions du Grand Ouest, lieu de passage et de curiosité, Pontmain offre un profil intéressant. Sous l'impulsion du ministère de la Culture et des collectivités locales, l'ancienne maison de retraite du village accueille une première exposition à l'aube des années 2000. Rénové et agrandi en 2010, le centre d'art trouve son rythme de croisière : du printemps à l'automne, il programme trois expositions pour 3 000 visiteurs annuels. « *Nous accueillons aussi chaque année deux artistes en résidence durant un mois et demi*, précise Stéphanie Miserey, qui a pris les rênes de la direction l'an dernier. *Pour marquer les 20 ans, nous souhaitions mettre à l'honneur la photographie, un médium assez peu représenté jusque-là.* » Avec une idée phare guidant le choix des artistes : celle d'une implantation au long cours (de janvier à août) leur permettant de développer une vision singulière de la communauté de communes du Bocage mayennais.

Paysans, paysages

Ce territoire épousant les lisières nord-ouest du département, Lise Gaudaire et Marc Loyon ont eu tout le loisir de le sillonner, à un confinement près : les lumières du printemps naissant auront échappé à leur objectif. Sans que cela n'affecte trop leurs travaux respectifs, à la fois familiers et distincts. Munie d'une chambre photographique – technique argentique remontant aux prémices de la photo –, l'une travaille la question du paysage et de ceux qui l'habitent. L'art du second est de saisir au reflex numérique les contours flottants des environnements urbains. Les deux photographes ont d'ailleurs ceci en commun, outre leur ancrage rennais : interroger notre rapport au territoire.

Pour Lise, il est indissociable des hommes qui le peuplent, le travaillent, le modèlent. La trentaine, fille d'agriculteurs dans les Côtes-d'Armor, elle est vite intriguée par ce lien unissant hommes et paysages. « *Étudiants, on nous avait fait lire un ouvrage d'un grand théoricien du paysage, Alain Roger. Il y dit que les agriculteurs le voient comme un lieu de travail et de production, mais pas de manière esthétique. Ça m'avait interpellée, car ça me paraissait plus complexe.* »

Des résidences photo en campagne limousine puis dans une forêt bretonne, à la rencontre de paysans ou gardes forestiers, lui permettent d'éprouver ses intuitions sur le terrain, de récolter d'un fidèle micro des paroles rares. Après la forêt, Lise a déjà un motif en tête lorsqu'elle arrive en Mayenne : le bocage. Un fil rouge qui s'effiloche lors des premiers repérages vers Gorron ou Ambrières-les-Vallées : « *Ici comme en Bretagne, le bocage n'existe plus vraiment. Du moins comme on l'entendait avant, un maillage très serré de parcelles agricoles, séparées de haies et de chemins creux. Le remembrement est passé par là* », note la photographe qui se garde de toute « *position morale* », et défend un statut d'« *observatrice* ». Passé le constat, comme ailleurs, d'un paysage en perpétuelle mutation, Lise fait surtout des rencontres, moteur de sa démarche. En prospectant par bouche à oreille, elle cible les abords de Pontmain et croise la route d'une éleveuse laitière bio, d'un couple de retraités néoruraux, d'un jeune maraîcher et son projet de microferme… Pour s'excentrer des voies balisées, Lise demande à ses hôtes du jour de l'emmener marcher dans la campagne et de lui présenter leur vision du bocage. Parfois, un beau chemin creux, vestige préservé d'un maillage ancien, émerge des promenades. Lise reviendra le saisir. « *Être accompagnée m'a permis d'accéder à des endroits où je n'aurais pu aller seule. Et la marche est un moment privilégié pour échanger.* »

À VOIR
Exposition jusqu'au 29 novembre, entrée libre.

Un cheminement qu'emprunte aussi Marc Loyon : « *Je marche beaucoup, je fais des rencontres au hasard, pouvant déboucher sur un portrait. Il y avait souvent pas mal de méfiance, ce que je ne ressens pas en ville. Mais une fois que j'expliquais ma démarche, les gens étaient curieux, avenants.* »

Poésie de l'ordinaire

De Barcelone au Havre, en passant par Vienne, l'artiste rennais, 53 ans, a lui jusqu'alors sondé les marges poreuses des villes, « *errances photographiques* » dans ces « *non-lieux* » mouvants, indéfinis. « *C'est la première fois que j'abordais un territoire aussi rural. Avec toujours l'idée de photographier l'ordinaire, ici les zones entre les espaces habités, construits et les espaces naturels, agricoles.* » Des 27 communes du Bocage mayennais, rares sont celles qu'il n'explore pas, appareil à la main, pérégrinant de lotissements en zones artisanales, là où le béton, irrésistiblement, grignote les terres.

Ce qu'imprime Marc dans ses instantanés, c'est « *cet étalement urbain très marqué et aussi une uniformisation du paysage en France, et même en Europe. On pourrait être en Mayenne, comme n'importe où dans le pays. D'ailleurs, je cherche à ne pas marquer le territoire par des signes distinctifs* ».

Enseignes industrielles défraichies par le temps, pavillon brut le long d'un champ, base de loisirs déserte au petit matin, portrait d'une jeune haltérophile dans un club de village : une poésie du quotidien, baignée de lumières d'aubes et d'une douce étrangeté, se dessine au fil des compositions. Ou comment voir d'un autre œil ces lieux trop ordinaires, qu'on ne sait plus regarder ?

Présentant une cinquantaine de clichés, l'exposition à Pontmain permet d'embrasser les regards croisés des deux photographes sur des espaces parfois oubliés, dans l'angle mort médiatique. Des paysages, mais aussi des visages. Comme cette série de huit portraits par Lise Gaudaire, émaillant un parcours qui évoque également, en filigrane, son histoire personnelle : « *La notion de ruralité, je l'ai sentie très forte ici. Ça m'a vraiment ramenée au territoire d'où je viens en Bretagne.* » Avant d'ajouter dans un sourire : « *J'avais quitté cette campagne avec l'idée de ne plus y revenir et, finalement, m'y voici de retour.* » ◆

© Marc Loyon

© Lise Gaudaire

BIG MAC
Amahoro

On l'a quitté à l'aube d'une « nouvelle ère » qu'augurait le dernier album de son gang LV Crew. Voilà que Big Mac sort son premier EP en solo avec sept titres au menu. De quoi se tailler un nouveau costard pour ce rendez-vous avec « la paix ». C'est ainsi que se traduit « Amohoro » en kinyarwanda, la langue nationale du Rwanda dont Hervé Kabandana est originaire. Quoi de mieux que de commencer par « Pardonner » pour se remettre les idées au clair ? Avec Sadik Kwaja, son fidèle « rapolyte », le refrain s'invite facilement dans toutes les têtes. Celle de Big Mac est encore dans les nuages. Entre des récits de vie poignants comme « Mandala », le MC n'hésite pas à placer quelques petites touches d'humour et de légèreté. Pratiquant le « Football Total » à la Johan Cruyff, il explore un univers en expansion, allant jusqu'à rapper en kinyarwanda sur « Iwacu », un son parfumé, enjoué et intime qui donne le smile ! Multipliant les sens cachés sur « Alexandria », le rappeur mayennais s'offre un dernier titre en famille avec son frère Sicario pour viser « Dans le mille ». Avec ce retour aux sources, Big Mac livre 24 minutes à écouter loin du « seum » et près du sun ! ◆ *Herouann*

DUREAU
Vague Vol. 2

« *Mon silence en dit long, y a qu'en concert que j'fais du bruit.* » Le confinement est venu bousculer le calendrier du projet un peu dingue que s'était fixé Dureau en janvier 2019 : sortir 18 nouveaux titres, au rythme effréné d'un morceau toutes les trois semaines ! Publié en août 2019, *Vague volume 1* compilait neuf premiers tracks. Suite et fin avec cette seconde vague.
Pas de place pour les préparatifs, on entre directement dans le vif du sujet avec « Nouvelle Terre » ! À 22 ans, le rappeur castro-gontérien souhaite passer à la « Vitesse lumière » pour pousser le mur du son. Il continue de surfer sur les productions de son pote Nathan (aka NTH) et ça donne un EP aux vibes détonnantes. Entre « Nan Nan », « Jamais seul » ou « J'étouffe », les marées se succèdent mais ne se ressemblent pas. Dureau varie son flow sur une grande diversité de registres : boom bap, drill, drum and bass, banger et j'en passe. Entre doutes et certitudes, il se découvre et se dévoile en même temps qu'on explore cet EP, placé sous le signe de la paix et l'introspection. « Dernier épisode » marque le point final de cette épopée hip hop. En attendant de nouvelles traversées ? ◆ *Herouann*

GÉNIE STUPIDE
Bouteille de ma vie

Dès le nom, tout est dit. Génie pour l'ego, le « je » autour duquel tourne tous les textes… Stupide pour l'autodérision dont sait faire preuve leur auteur. Osons une hypothèse : Génie Stupide est un masque, derrière lequel Adam Fernandes se sent libre d'exprimer tout ce qui le traverse. Depuis ses débuts à l'âge de 13 ans, ce jeune Lavallois, qui en compte désormais 16, aborde le rap comme une catharsis, un défouloir où il peut déverser sa rage, les tourments et angoisses d'un adolescent qui « *ne veut pas devenir un homme* ».
Dans *Bouteille de ma vie*, second album qu'il balance comme une bouteille à l'amer, il creuse son spleen, seul ou accompagné par ses potos Toby, Feur ou Will Hunting. Les prods, comme les lyrics, sont sombres, beats lourds et nappes profondes. Mais le ton sait aussi se faire plus léger, drôle, politique voire sentimental… Et quand arrive le touchant « Passation », qui voit Génie Stupide croiser le mic avec son père, ex-rappeur du regretté duo Katarsis, on comprend d'où vient cette précocité et cette colère brûlante : Adam a le rap dans le sang. ◆ *Nicolas Moreau*

MAINE!
Athenais

Le voilà, ce tant attendu premier EP de MAINE! L'impatience était à la hauteur des prestations scéniques des lauréats de la précédente édition des Émergences. Les premières notes subtilement amorcées de « Bridge » laissent rapidement la place à un sentiment d'urgence, sentiment largement insufflé par le chant exalté de Manuel. La maturité musicale est saisissante : comment ces trois jeunes loups ont pu si rapidement assimiler un pan aussi large de la culture pop et rock, et en faire leur nouvel étendard ? Ces quatre titres résonnent de sonorités new wave et post punk, mais le groupe ne s'embarrasse pas du poids de l'héritage, il déroule ses compositions avec une grande maîtrise et sans aucun complexe. Très vite, on embarque à bord de son « Paquebot », avides de partager le plaisir de ces rythmiques à la fois familières et d'une modernité éclatante. La véritable pierre angulaire de cet EP, « Erased », est d'une évidence musicale bluffante. Sous la houlette de Thomas Ricou à l'enregistrement, MAINE! livre un premier essai prometteur et fait à nouveau grandir un sentiment d'impatience, celui d'écouter le trio en long format et en live. ◆ *Vincent Hureau*

SKAP'1 & DEGIHEUGI
Vertigo

« *Tu penses donc tu es… dans le collimateur* ». Les fourberies du Rennais Skap'1 trouvent un vertigineux champ d'expression dans les productions de son pote lavallois Degiheugi. Résultat ? Un album hitchcockien assumant à fond la formule « 1 rappeur, 1 beatmaker », en mode oldschool.
Quelques inspirations et expirations en guise d'introduction, puis Skap'1 se lance dans le vide. Le rappeur pose son regard sur le monde, les mass média, le rap actuel, tout en se questionnant lui-même. Citant ses classiques, de la Scred Connexion à IAM ou Rocé, il résume les sueurs froides de notre époque en une question : « *De quel côté des barrières sommes-nous les plus libres ?* » Fidèle à l'essence même du rap, avec des scratchs et samples triés sur le volet, Degiheugi, en véritable archiviste sonore, démontre une nouvelle fois sa science du beatmaking. Servant impeccablement le flow posé de son acolyte, ses productions se dégustent aussi telles quelles : *Vertigo* fait la part belle aux morceaux instrumentaux.
Entre montée des marches et descente aux enfers, introspection et moments de partage, le duo signe un premier album entier et abouti. Inspirez, expirez... C'est que du bon air ! ◆ *Herouann*

THE SOFT DRUG
Une année sans lumière

Depuis huit ans, Till, Augustin et Maxence se réunissent autour de leur passion commune pour la musique. C'est sur les bancs du lycée Ambroise Paré de Laval que les trois amis décident de monter un groupe de rock. The Soft drug, c'est d'abord une histoire d'amitié, de fidélité, de complicité… Autant de valeurs que la musique du power trio véhicule sans complexe ni prétention. Après un premier EP en 2016, le groupe enregistre à la maison un premier LP qu'il intitule *Une année sans lumière*, en référence à l'année que les trois comparses ont dû passer séparés, études obligent. Un titre qui résonne étrangement avec l'actualité. Contrariée par la Covid, la sortie initiale de l'album, prévue en avril, a été décalée à septembre. On découvre alors avec bonheur six morceaux qui témoignent d'une envie sincère des musiciens de partager leurs émotions, leurs joies, leurs peines, le tout servi sur un rock teenage à l'américaine, rehaussé de touches électro. Petite douceur supplémentaire : concocté pendant le confinement, le clip de « Anton », morceau phare de l'album, est à l'image de la musique qu'il illustre, authentique et touchant. ◆ *François Geslin*

ANIMAL LECTEUR

PHILIPPE MESLÉ

L'écrivain qui vous a donné envie d'écrire ?
Je citerais un romancier à deux têtes. Celles de J-M. G. Le Clézio et San-Antonio. Je suis tombé par hasard sur *Le Procès-verbal* du premier cité et j'y ai trouvé une maturité et un sens extraordinaire du mot juste, sans aucune recherche de l'emphase. Concernant le second, sa faconde et son inventivité virevoltante autour des mots familiers m'ont séduit immédiatement ; ainsi que l'odeur de « soufre » dont l'avait doté mes parents…

Le livre que vous avez le plus relu ?
Je peine à relire un livre ; je préfère la découverte absolue. Mais, dans le cadre de ma profession d'enseignant, j'ai été amené à relire *Les Contes de La Bécasse* de Maupassant. Je ne m'en lasse jamais. Ses textes sont emplis d'une causticité formidable envers les personnages qu'il dépeint avec férocité mais avec tellement de justesse.

Le livre que vous adore(rie)z lire à vos enfants ?
On pense rarement que cette littérature imagée a autant de valeur que celle pour adulte. Lisez aux enfants *Charles à l'école des dragons* d'Alex Cousseau, tous les albums de Claude Ponti, de Grégoire Solotareff, et les romans d'Anthony Horowitz. ◆

Prof en collège le jour, Philippe Meslé écrit la nuit des histoires pour… les jeunes. Après *La muche*, paru en 2005 aux éditions La joie de lire, le Lavallois publiait en avril son second roman jeunesse, *Tipol* (éditions Atramenta).

CARTE BLANCHE À MARLÈNE TISSOT

ET SOUDAIN, LE SILENCE.

Tout a commencé à se taire en moi un peu avant qu'on soit enfermés. Tout devenait annulé. Effacé. Dans ma tête, une page blanche. C'était pas le syndrome par lequel passent probablement tous les auteurs. C'était pas la sensation étouffante de me retrouver coincée chez moi, ni la trouille du virus. C'était bien plus ordinaire et terrible à la fois.

Durant le printemps, je n'ai rien écrit. Pas le moindre mot. Inutile d'essayer, de forcer. L'envie s'était fait la malle. Mon imagination éteinte, la créativité aux abonnés absents. Grand silence dans ma tête. D'ailleurs, je n'avais plus de tête, juste un ventre. J'avais faim. C'est trivial, n'est-ce pas ?

Les choses se sont passées ainsi : du jour au lendemain, j'ai perdu tous mes gagne-pains. Rencontres, lectures, animations d'ateliers d'écriture : tout annulé. Et mes quelques heures d'aide à domicile payées en chèque emploi service : suspendues. Du jour au lendemain, toutes mes sources de revenu se sont volatilisées. Alors, pendant le confinement, mon ventre a mangé ma tête.

Il a fallu un mois pour que soit annoncé le maintien à 80 % des salaires CESU, mais tous les employeurs n'ont pas joué le jeu. Et il a fallu presque deux mois pour que la CAF se penche sur mon dossier et m'accorde un RSA partiel. Presque deux mois à vivre avec des miettes en essayant de ne pas épuiser totalement mes minuscules économies.

Quand on est pauvre, ou précaire, ou les deux, on a l'habitude de faire attention à tout. Limiter la consommation d'électricité, d'eau, peu de sorties, pas de vacances, pas de shopping, se couper les cheveux soi-même. Et quand on devient encore plus pauvre, les dernières dépenses sur lesquelles on peut rogner, ce sont les courses. Alimentation et hygiène. C'est-à-dire, santé et dignité.

J'avais faim. Au printemps, je n'étais plus écrivain, mais animal. Le futur semblait gommé du paysage. J'avais beau savoir que les choses finiraient par s'arranger, je ne parvenais plus à penser rationnellement. J'étais un ours sauvage, affolé, affamé. Puis mon réfrigérateur est tombé en panne et j'ai ri. J'ai ri parce qu'il était vide. C'est à ce moment-là que tout est revenu : des mots et des histoires. Ma tête qui reprend le pouvoir sur le ventre. Je me suis remise à écrire. Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, j'ai gagné au loto. Non, je plaisante ! Faudrait quand même pas imaginer que la vie ressemble à un conte de fée. Quoi que… ◆

Accueillie en résidence en Mayenne en septembre dernier, Marlène Tissot y a écrit un texte qui figurera dans *Paysage(s)*, recueil de nouvelles initié par l'association Lecture en tête à l'occasion du 10e anniversaire de ses résidences d'auteur.

Cette chronique est la deuxième d'une série de trois que l'écrivaine signe pour Tranzistor.

FOCALE LOCALE

ÉRIC MÉDARD

L'homo urbanus, que nous sommes toujours plus, oublie trop souvent qu'il partage la planète avec d'autres êtres vivants. Faucon pèlerin, butor étoilé ou cerf élaphe… Tous les animaux qu'Éric Médard a immortalisés dans son troisième et dernier livre, *À l'affût des Sauvages*, vivent à moins de 15 km de son domicile, au Bourgneuf-la-Forêt. « *La vie sauvage est là tout près. Il suffit de réapprendre à ouvrir nos sens à sa présence.* »

Les « sauvages », le photographe mayennais en connaît tous les secrets, et nous fait profiter de l'observation de leurs comportements les plus intimes. Flous (artistiques), effets de matière, jeu sur les équilibres graphiques… Ses clichés ne se contentent pas d'être techniquement parfaits et de démontrer sa science (naturelle) de la photographie. Ils osent des partis pris esthétiques et une approche poétique, qui traverse en filigrane les 224 pages de ce bel objet autoédité. Il s'agissait avant tout, pour ce patient impénitent, d'évoquer ses chers sauvages à la lueur « *des lumières naissantes, aux clairs obscurs des contre-jours, aux voiles luminescents des brumes matutinales* ».

Dans l'atelier des luthiers

Franck Armengol ◆ Arnaud Aubert ◆ Denis Barbier ◆ Sylvestre Charbin ◆ Frédéric Coquemont Guillaume Hubert ◆ Nadège Lefeuvre-Nicolas ◆ Baïla Lichtlin Marion Middenway ◆ Franck Tétard…

Sur écoute

Big Mac ◆ Dureau ◆ Génie Stupide MAINE! ◆ Skap'1 & Degiheugi The Soft Drug

Bouche à oreille

6par4 ◆ Anita Tollemer Ciné-club ◆ Hervé Lefèvre Lire et faire lire ◆ Onze

www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE

LA MAYENNE Le Département

© Florian Renault

Marie Léon Tête à tête

© François Soutif

Château des Arcis Sur le vif

© Marc Loyon

Lise Gaudaire et Marc Loyon Rencontre